

Comment  
voir revenir  
ce qui  
n'est  
jamais parti ?

## Blues 2014

Equivalent du latin pour nos poètes du 19<sup>e</sup> siècle, la musique aux douze mesures serait, selon notre chroniqueur, la base de tout ce qui porte le nom de rock. Reste à distinguer les vrais des faisans...

PAR PATRICK EUDELIN

C'est un peu comme les Dr Martens *vegan*, les Levi's garantis commerce équitable et les lunettes en bois de récupération. Ou la mode du beige et du kaki. Ou Masterchef, Le Meilleur Pâtissier et Je Décore Ma Maison ou Maison A Vendre, tout ce qui veut vous vendre du *vrai* (la bouffe, la famille, la maison, quoi de mieux ?), du patiné. Le blues (en l'occurrence, on a envie de dire, le *blooooooze*) revient. Enfin, on en parle. Pas une interview de Johnny Borrell, Chimène Badi, Stereophonics, Calogero, Moriarty, Yodelice ou Miles Kane (ce ne sont que des exemples) sans une allusion. C'est que notre époque a désespérément besoin de choses vraies, avec une histoire. Notre époque informatique rêve de vivre *en dur*.

Et à écouter The Carolina Chocolate Drops, Leyla McCalla (chez Dixiefrog) tous ces nouveaux noms, formés de jeunes puristes en diable, ou même le disque de Ben Harper avec sa maman (si), on se dit que le revival ne fait que commencer. Mais il y a un problème. Comment voir revenir ce qui n'est jamais parti ? On parle du blues, là. La première chaise, comme disait Lennon, l'alpha et l'oméga. Et le blues, on n'y échappe pas. Si on veut, un tant soit peu, être crédible. Le blues, c'est ce qui différencie Jack White (un vrai, à fond) de The Horrors, dont on se surfont d'évidence ou même de The Hives ou de Black Rebel machin.

Photo Tim Duffy-DR



Le blues — mieux que ça, l'idée du blues — a donné tout ce qui compte. Rock anglais des mods ou Bob Dylan. Oui, c'est la première chaise et y revenir toujours, c'est une évidence.

Mais il y a blues et blues. De ZZ Top à Nick Cave (oui, c'est un bluesman, et Arno aussi...), du folk-blues rural au boogie pour buveur de bière jusqu'aux hantises gothiques, le gouffre est large. Même si le blues ne saurait être *n'importe quoi*, une simple vague idée. Il a besoin de structures précises, même si elles ne sont plus que souvenir explosé. Jorma Kaukonen disait : "Le truc avec le blues, c'est que quand on met le doigt dedans, on y passe sa vie. Il y a toujours quelque chose à apprendre et à approfondir, et on se retrouve quarante ans plus tard à travailler encore de nouveaux plans. Malgré les apparences, c'est sans fin." C'était une prédiction, pour le moins. Personnellement, quarante ans après avoir lu cette phrase pour la première fois, j'en suis fort exactement là. Oui, c'est ce qu'ont dû se dire les Black Keys quand ils se sont essayés à reprendre le "Act Nice And Gentle" des Kinks... Soudain, ce n'était plus la même histoire. Ray Davies connaît son Blind Willie McTell sur le bout des doigts, et même si l'harmonie de son "Act" est toute personnelle, l'affaire est en subtil picking, une manière de. Les Black Keys ont dû bien ramer. Et le résultat sonne poussif et déstructuré. Ils ont transformé une veste Renoma cintrée en veste en lin informe. Eux qui sonnaient superficiellement comme un groupe de british blues tardif (Steamhammer, Bakerloo, Savoy Brown)... mais un qui n'aurait pas compris que le blues, à la base de tout, c'était trois accords sur douze mesures, parfois huit et non point... n'importe quoi. Oui, à la réflexion, je suis odieux avec la mémoire de Savoy Brown.

C'est que je réécoute les Black Keys. Là, tout de suite, en écrivant. Et c'en est désolant. Ah ça, ça sonne ! Même trop, c'est si compressé, *au taquet*, que l'écoute au casque en est quasi un supplice. Le meilleur ? "Howling For You" et tout l'album "Brothers" — qui les imposa — on se croirait en 1971. Batterie glam, ce son de guitare et, dans le meilleur des cas, un certain instinct pop à la Black Swan (ils ont pompé son "Echoes And Rainbows" ou je rêve ?), sinon "Attack And Release" c'est du *faux blues* ou de la *néo-country*, du à la manière de trompeur. Une impression que jamais n'ont donnée les Stones même quand ils se lançaient dans le maniérisme, "Dead Flowers" ou "Shake Your Hips". Les Stones ont creusé là où il fallait. Quant à leurs plus récentes productions, aux Black Keys... elles enfonce le même clou, malgré les apparences et les vellétés mainstream. C'est que, contrairement à ce que croient tous ces petits jeunes qui s'extasient sur iTunes, ce n'est pas du blues. Cela n'en a ni la construction harmonique (le troisième accord, et son rôle de dominante... si), ni la racine, ni les douze mesures et leur élan. On dirait du trip-hop sans machines, parfois. Ou plus sûrement, de l'indie rock. Oui ! de l'indie rock ! C'est de là que viennent leurs structures, en vrai. Plus près de Nirvana que de Slim Harpo. Cela en est même énervant : On se dit parfois qu'il y a tout *pour que* et puis... non. C'est comme retourner une guitare qu'on croit vintage et voir écrit dessus *made in Korea*. Tous ces jeunes gens qui ont écouté les Keys et cru ainsi avoir dépiaté l'essence même du blues sont mal barrés. Ils auront des chemises à carreaux, l'open tuning et un bottleneck, oui, mais pour le blues, non. Ce n'était pas la bonne école. Jack White, lui, même s'il explose les suites d'accords country ou les harmonies du blues, ne se commet pas. Indé lui ? jamais. Il donne l'heureuse impression de n'en avoir jamais écouté. Quand les Keys baignent dedans, quoi qu'ils fassent.



The Carolina Chocolate Drops

Photo Bill Steiner-DR

Alors ? Le blues aujourd'hui, et donc, ce serait Jack White/ Black Keys d'un côté ou Joe Bonamassa de l'autre. Ce Bonamassa est un virtuose verbeux pompant le Clapton du *Beano* à outrance. Ce n'est pas que c'est antipathique (quoique...), c'est que le type n'a strictement rien à dire en tant que compositeur, que soliste que styliste. Son seul *claim to fame* est : "J'aime beaucoup Clapton et même Freddie King et Paul Kossoff, voire Peter Green." Grand bien lui fasse. Il pompe ou reprend ces derniers à outrance et personne ayant écouté "Albatross" ne peut par exemple se fader son "Midnight Blues" sans rire. C'est du copier-coller. Devant ça, on peut aller jusqu'à en regretter Gary Moore. Ringard, certes. Mais rongé de feeling. Quand même. Voire Stevie Ray Vaughan. C'est dire. Ses disques, au Bonamassa, auraient pu sortir, là encore, en 1971. La seule différence ? Une production plus lourde, plus compressée, comme d'habitude. Cette fameuse histoire de *taquet* cache-misère.

Il n'est pas le seul. On dirait que son succès a fait émule. Ou est-ce celui de John Mayer qui l'a précédé ? Dans le genre, on citera aussi Walter Trout, Popsa Chubby, Albert Cummings, Tommy Castro ou Jimmy Thackery, des déjà vétérans qui tous donnent dans le blues *texan* et bavard, avec grosse voix de rigueur. Le bouton à 11 façon Spinal Tap semble être leur devise. A vrai dire, ils se ressemblent tous et suintent l'ennui le plus profond. Ils donnent envie, quasiment, de tourner electro et de trouver du talent à Stromae : ce sont les bourrins. Ou serait-ce, plus probablement, dans la famille *contemporary blues purists* qu'il faut chercher fortune ? Les petits nouveaux, façon Eric Bibb, Keb Mo, Leyla McCalla ou Chocolate Drops ? Les puristes. Oui. Tous dans la lignée (finalement) de Ben Harper. Et donc scolaires en diable, garantis de bon goût, parfois intéressants, ainsi Leyla qui marie racines zydeco, blues du Piedmont, cajun, background, swamp blues,

## Blues d'archivistes passionnés, blues de revivalistes, forcément

et même classiques (la demoiselle est violoncelliste de formation). Elle tourne souvent avec les Carolina Chocolate Drops dont la fidélité scrupuleuse aux racines old time, leur rigueur, leur passion pour le Vaudeville et la musique des *minstrels* ne peuvent qu'interpeller. Les Chocolate ont quand même remporté nombre de Grammy's. Ce qui n'est pas rien. Leurs pochettes sont un délice. Ils se vivent en missionnaires de la cause, comme Alexis Korner, jadis. Ou les fans du skiffle, finalement. D'accord, c'est quelque peu gourmé, prévisible. En France, dans le genre, on a Moriarty, déjà cité. Mais... Tous ces jeunes gens, blancs ou noirs, viennent de la classe moyenne, ont beaucoup lu et encore plus écouté. C'est du blues d'archivistes passionnés, du blues de revivalistes, forcément. Mais après tout, cette approche ne nous a-t-elle pas donné jadis le folk boom comme le british blues ? Une qui devrait profiter de cette fascination pour les sources, c'est bien Madeleine Peyroux. Qui n'est pas si loin de ce que fut Willie DeVille, et qui marie à merveille chanson française et blues hanté, Billie Holiday, Piaf et Kurt Weill. Madeleine Peyroux. Oui. Une Norah Jones bluesy, embrumée à la Janis. De cette Parisienne exilée à New York, on conseillera "Careless Love", ou son fort jazzy "Blue Room". Chez Universal et Concord.

Sinon le blues est si *safe* qu'il tente bien sûr nombre de vétérans et chevaux de retour évidemment. Et le problème c'est que leurs disques mettent sans problème la pâtée à toutes les vellétés des gamins. Quand Etta James ("Blues To The Bone" chez BMG) se mettait à chanter le blues avec un backing band composé de ses nombreux rejetons, son "You Shook Me", par exemple, était bien sûr sans réplique. C'était toute une vie derrière, bien évidemment. Sinon ? c'est par exemple, Bobby Solo (l'Italien de la rose rouge et de l'enfant blond), qui a su consacrer un album à John Lee Hooker et le faire bien. Ou Dion. Dion, oui ! Le magnifique Dion qui, depuis des lustres, consacre des albums entiers à ses racines bluesy de petit rital new-yorkais. En France, on rêve bien sûr que Johnny ou Nicoletta s'y collent d'urgence. Ou même Vigon. Avant que Ben l'Oncle Soul ne s'y mette, maintenant que le filon Stax/ Motown est épuisé. Francis Cabrel a déjà donné dans le genre et je ne commenterai pas son "You Gotta Move" — en fait, il a intelligemment traduit la chose, oui — et Manu Lanvin, le fils de Gérard tourne avec succès, lui, son groupe de ramoneurs (tout à 11), ses lunettes noires et son chapeau vissé. Et des tentatives de Black Keys français se multiplient depuis quelques années (One Bourbon, One Beer, à Pigalle).

Sinon, puisqu'on parle de blues, Johnny Winter est mort. Son dernier album ("Stepback" chez Megaforce), un gotha d'invités au programme (Clapton, Dr John, Leslie West, Joe Perry, Ben Harper, Setzer — n'en jetez plus) rendait hommage aux racines. Histoire de boucler l'affaire et la boucle, sans doute. Mais avec le blues, on n'en a jamais fini. C'est la première chaise, oui, Mr Lennon, le berceau. C'est aussi le cercueil. ★